1re Année. N° 6 — 40 centimes le numéro. — Juin 1895.

LE PROGRÈS SPIRITE

ORGANE OFFICIEL DU COMITÉ DE PROPAGANDE & DE LA FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE

Le Journal paraît du 1er au 5 de chaque mois.

ABONNEMENTS	RÉDACTEUR EN CHEF	RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Départements, 5 fr. par an Etranger . . . . 6 fr. —	A. LAURENT DE FAGET	86, rue des Archives, 86 PARIS

SOMMAIRE

LA LUTTE

Il est des heures bien pénibles : ce sont celles ù l'homme de bonne foi, trompé dans ses plus égitimes espérances, voit crouler tout à coup le rillant édifice de ses rêves. La réalité, qui le saisit t le broie, lui fait absolument comprendre que, ur la Terre, les épreuves se succèdent avec une ersistance brutale et réfléchie. On n'est pas ncore affranchi d'une situation pénible, qu'une utre se dessine avec ses difficultés et ses peines ; t si l'on a bu jusqu'à la lie le calice d'amer-me, ce ne sera pas suffisant. Le destin caché ui nous conduit et mesure nos épreuves à nos rces, meut déjà, dans l'ombre de l'avenir, la oue qui doit écraser quelques fraîches illusions euries sur notre route désolée.

Je comprends que quelques hommes, igno-ants du vrai but de la vie, puissent douter de la stice éternelle au spectacle nauséabond des hoses de ce monde. L'humanité, qui compte des énies, éclaireurs merveilleux envoyés par la rovidence, compte aussi de misérables natures, f aites d'égoïsme, de calculs bas et ignobles. Tromper son semblable est, pour quelques-uns, la loi des lois.

Eh bien !, je persiste à dire qu'un vrai spirite ne doit pas se laisser abattre par les déceptions renaissantes ; qu'il doit trouver en son âme assez de force pour lutter, assez de courage, de volonté et d'amour pour vaincre les obstacles suscités par la malignité humaine. Ces obstacles lui sont nécessaires pour ne pas dévier de sa route morale. La douleur nous épure, on le sait ; elle nous redresse en vue de devoirs nouveaux à accomplir ; elle nous détache peu à peu des fausses joies, des triomphes éphémères et factices, pour nous faire entrevoir, dans un ciel radieux et pur, la véritable destinée de l'homme, celle de l'esprit affranchi de ses doutes, de ses terreurs, de ses enthousiasmes juvéniles, et se possédant, en pleine maturité de sa raison, en plein épanouissement de son cœur.

Dieu fera ce miracle. Il tirera de nous-même un être nouveau destiné encore et toujours à grandir, mais qui possèdera déjà une vue assez claire des êtres et des choses pour servir les desseins de la Providence dans une vie supérieure.

O pauvre être jeté simple et bon dans la mêlée de ce monde, combien je te plains, cependant, d'y être descendu ! Que de blessures seront faites à ton cœur, que d'erreurs seront imposées à ton esprit ! Dans la nuit de la Terre, où tant de méchants sont embusqués, tu devras te défier des autres et de toi-même et n'avoir confiance qu'en de rares amis. Ne désespère pas, être faible et bon qui sens ruisseler sur tes joues les larmes que tu ne peux plus contenir : tes épreuves sont une

nouvelle force que Dieu t'envoie. Demain, tu sècheras ces larmes amères, cette pluie d'orage. Ayant grandi, te sentant fortifié, tu braveras de nouvelles tempêtes avec plus de calme et de sécurité. Possédant une meilleure boussole et une carte des écueils plus complète, tu pourras te hasarder vers la haute mer, au sein des vagues écumantes. O homme que la douleur a déchiré et qui n'as pas senti trembler en toi la conscience et se mourir la foi, te voilà définitivement sauvé. Tu es mûr pour le ciel.

Car il n'est pas vrai que le ciel soit vide et que Dieu soit absent. Il n'est pas vrai que nos espérances d'ici-bas soient toutes mensongères. Certes! nous devons éparpiller un peu partout, sur le chemin de la vie, les rêves dorés qui ont accompagné nos premiers pas: mais nous savons que la douleur est sainte, que le devoir est sacré; nous savons que nos épreuves bien supportées nous font monter d'un ou de plusieurs degrés sur l'échelle des êtres, qui se perd à nos yeux dans les profondeurs de l'infini, mais que nous retrouverons, toujours plus haute, d'ascension en ascension, de vie en vie.

Certes! nous devons tenir compte des embarras et des peines de toutes sortes réservés aux hommes d'ici-bas; nous devons ouvrir les yeux de notre intelligence pour surveiller les méchants, en même temps que nous laissons nos cœurs s'ouvrir pour les inonder de pensées bienfaisantes. Soyons prudents et fermes toutes les fois que nous sommes en présence de la duplicité ou du mensonge. L'égoïsme humain a mille faces pour nous séduire, mais, en dernière analyse, la seule face que nous apercevions de lui est un masque hideux qu'il convient d'arracher pour que les pauvres âmes simples ne soient plus trompées.

Mais notre tâche accomplie, tournons-nous tous les jours vers le Père qui est aux cieux, et disons-lui:

« Père, j'ai travaillé, j'ai lutté et j'ai aimé. Soutiens-moi dans les épreuves de ce monde, et que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

A. LAURENT DE FAGET.

Comité de Propagande et de la Fédération réunis

Séance du 17 avril 1895
tenue 86, rue des Archives

Sont présents :
M. Laurent de Faget, président.
Mmes Laffineur, Mlle Béraud, MM. Boyer, Chauvel, Louis, Duval, Girod, Lussan, Mongin, Sohier.

La séance est ouverte à 9 h.

Prennent place au bureau :

MM. Laurent de Faget, président, Boyer, Sohier remplissant les fonctions de secrétaire en remplacement de M. Lecomte, absent.

Le président donne communication des lettres de Mme Poulain et M. Lecomte s'excusant de ne pouvoir assister à la séance.

Lettres de MM. Junot, Galopin, Desbouis donnant leurs démissions de membres des comités de Propagande et de la Fédération.

Le comité, tout en regrettant ces démissions, et ce parti pris de désunion qui semble provoqué par une obsession pernicieuse chez certains spirites, constate que MM. Junot et Desbouis n'ont pas payé leurs cotisations de la Fédération.

Le Président lit une circulaire de M. Thouard.

Le comité, s'en référant à sa séance du 13 février dernier, passe à l'ordre du jour.

La séance est levée à 10 h. 1/2.

P. SOHIER

Séance du 15 mai 1895
tenue 86, rue des Archives.

Sont présents :

M. Boyer, vice-président de la Fédération, Mmes Dugas, Hoileux, Laffineur, Mlle Béraud, MM. Duval, Girod, Hatin, Mèche, Mongin, Sohier.

La séance est ouverte à 9 heures.

Prennent place au bureau :

M. Boyer, président.

Sohier, remplissant les fonctions de secrétaire en l'absence de M. Lecomte.

Le président communique la lettre de M. Lecomte empêché de venir au comité, et excuse Mme Poulain, malade.

Lecture de la lettre de M. Laurent de Faget donnant sa démission de Président des comités de Propagande et de la Fédération.

Voici cette lettre :

Bagnolet, 14 mai 1895.

A MONSIEUR LE VICE-PRÉSIDENT,
A MESDAMES ET MESSIEURS LES MEMBRES DES COMITÉS DE PROPAGANDE ET DE LA FÉDÉRATION.

Mes chers Collègues,

Préoccupés comme moi de l'avenir du spiritisme, vous avez senti qu'il fallait donner au

Comité de Propagande et à la Fédération les moyens de réaliser plus efficacement leur œuvre ; qu'il fallait faire l'union là où une suite de malentendus avait fait naître des divisions regrettables.

L'heure est aux résolutions graves. Les ennemis de notre repos, les Esprits désincarnés agents de trouble et de confusion, ont semé parmi nous des germes de discorde qui ne feront que grandir, si nous n'y mettons obstacle par notre clairvoyance et notre dévouement. Ces esprits, adversaires de nos doctrines de paix et d'amour, ont d'ailleurs pour coadjuteurs ici-bas, la bêtise, l'égoïsme, l'orgueil humains, dont les spirites ne sont pas plus à l'abri que les autres hommes.

Il n'est que temps de barrer la route au mal et de mieux orienter le spiritisme, en vue de ses grandes destinées.

Pour cela, plusieurs efforts généreux sont nécessaires.

Il fallait d'abord prouver que celui que vous avez placé à votre tête n'a jamais démérité de la confiance que vous avez mise en lui. Cette preuve est faite, mais je crois devoir l'étendre davantage, car il ne faut pas que, sous couleur de charité, les innocents paient pour les coupables.

Ici, vous êtes combattus par deux ou trois personnalités (peut-être ambitieuses, peut-être obsédées), qui, malheureusement, dominent un assez grand nombre de spirites aussi simples que sincères. Certains de ces adversaires se sont mis à contrecarrer systématiquement vos résolutions et vos actes, ayant l'air de toujours suspecter quelque chose en vous..

Que de jaloux, étroits de vue, se croient faits pour tenir les rênes du spiritisme, dans notre beau pays de France ! Plaise à Dieu que leur nullité s'éclaire et que leur orgueil soit abaissé !

Et que dire de ceux qui colportent l'erreur, sèment la zizanie, et passent leur temps à faire mentir nos doctrines, à faire croire que le spiritisme, cette science divine, ne peut conduire ses adeptes qu'à l'aberration, au mensonge et au mal ?

Oui, Mesdames et Messieurs, on a le droit de se trouver surpris de voir tant de spirites si peu dignes de la grande cause qu'ils prétendent représenter. C'est là, vous en conviendrez, un vif sujet de peine pour toute âme loyale profondément dévouée à nos doctrines.

Aussi, comme vous le voyez, l'orage est dans l'air. Attaqué d'une façon odieuse par deux hommes, deux spirites, dont l'un fut mon ami et l'autre mon obligé, j'ai encore le chagrin de voir nos comités sur une pente fâcheuse de désagrégation partielle, qui pourrait devenir générale.

Que vous reste-t-il à faire dans ces conditions ?

Il est nécessaire que vous appeliez au milieu de vous des éléments nouveaux, des hommes honnêtes, impartiaux, comme nous le sommes, mais qui, surtout, n'aient encore éveillé la jalousie de personne. Cherchez-les dévoués à notre cause, et qu'ils appartiennent, autant que possible, aux divers groupements spirites de Paris.

Quant à moi, j'ai fait mon temps. Je me rends compte que toute une vie de dévouement à nos chères doctrines ne suffit pas pour arrêter les efforts de la méchanceté, de la haine, ni pour assurer l'unanime respect à ceux qui y ont droit. Je ne vous cache pas mes désillusions. Elles n'auraient pas suffi à m'inspirer la résolution que je prends aujourd'hui. Mais je sens que je ne peux plus vous être utile comme par le passé ; que mon nom, dont vous aviez bien voulu faire un signe de ralliement dans la concorde et dans l'amour, sert de prétexte à quelques-uns pour allumer la guerre. Je ne me prêterai pas plus longtemps à de pareilles menées. D'ailleurs, j'ai ma position matérielle à refaire, une nombreuse famille qui réclame mes soins assidus, et je n'aurais plus le temps nécessaire pour diriger utilement vos travaux.

Permettez donc que je vous adresse, avec tous mes regrets, ma démission de Président du Comité de Propagande et de Président de la Fédération.

Je voue toujours au spiritisme ma modeste plume et ma faible parole. Je continuerai la défense de nos principes dans le journal que nous avons fondé.

Je reste, par la pensée et par le cœur, avec ceux de nos amis qui, en toutes choses, se retournent du côté de l'infini et reçoivent le sourire de Dieu dans leur conscience. Ceux-là ne s'alarment pas outre mesure de la mêlée confuse de ce monde, où s'entre-choquent tant de haines aveugles et où l'erreur se croit vérité. Ils attendent l'heure que la Providence leur assigne. Ils préparent, pour une époque meilleure, les éléments de la rénovation sociale.

Ayant mis leur conscience en communion avec la loi suprême des êtres, ils sont calmes devant l'injustice, forts devant la méchanceté, et pleins de confiance en l'avenir réparateur que nos doctrines leur font espérer.

Veuillez agréer, Mesdames, Messieurs, et chers collègues, la nouvelle expression de mes sentiments fraternellement dévoués.

A. Laurent de Faget.

Le comité, tout d'abord, ne veut pas accepter la démission de M. Laurent de Faget, mais le vice-président affirmant que cette détermination est irrévocable, le comité l'accepte, mais en constatant bien que c'est la démission de président seulement, et que comme membre des comités, il espère voir M. de Faget assister régulièrement aux séances et nous apporter son précieux concours dans nos travaux.

MM. Mèche, et Hatin proposent de faire une démarche auprès de M. Laurent de Faget pour lui exprimer toutes les doléances des comités.

A l'unanimité le comité accepte, et décide que cette démarche sera faite par MM. Boyer, Hatin, Mèche et Mme Laffineur.

M. Mongin demande plus de régularité dans la communication des procès-verbaux des comités ; plusieurs membres de province se plaignent de cette négligence ; il désire aussi qu'une présentation de la situation financière des deux comités soit faite.

M. Daval propose, pour éviter soit les retards ou oublis de convocations, ou erreurs de la poste, de décider de se réunir le 2e mercredi de chaque mois, sans recevoir de convocation.

Ce projet est adopté à l'unanimité.

Le « Progrès Spirite » devra spécialement annoncer cette décision en bonne place.

Le comité décide que les membres non abonnés au « Progrès Spirite » recevront le journal jusqu'à la fin de l'année.

Le comité propose de rédiger dans chaque séadce l'ordre du jour de la séance suivante ; de cette manière chaque membre en ayant eu connaissance par le « Progrès Spirite » pourra étudier à l'avance les questions proposées et apporter des idées précises sur lesdites questions.

Le comité accepte, et établit l'ordre du jour suivant pour la première réunion.

ORDRE DU JOUR

1° Présentation de la situation financière des deux comités.

2° Projet de suppression de la Présidence et de la Vice-Présidence des comités.

La séance est levée à 11 h.

P. Sohier.

Deux séances chez M^rs P***

DE BOSTON

Par M. Paul BOURGET

De l'Académie Française.

. . . .

Un des professeurs les plus remarquables de Cambridge, et qui a voulu se rendre compte de ce goût du surnaturel parmi ses compatriotes, me disait :

— Il y a ici ce que vous ne pouvez pas soupçonner, ce que je ne soupçonnais pas autrefois, d'innombrables intelligences pour lesquelles la Science est aussi méprisable qu'elles sont méprisables pour la science, et qui croient en des communications directes et personnelles avec le monde inconnu. La Science a pour principe qu'il existe une vérité unique, indépendante de l'individu, susceptible d'être communiquée à n'importe qui. Ces gens, au contraire, sont persuadés qu'il y a une révélation constante et proportionnée, par une mystérieuse Providence, aux besoins et aux mérites de chacun. Quand je les ai connus, élevé comme je l'avais été dans l'orthodoxie, je les ai crus fous...

— Et maintenant ? lui demandai-je.

— Maintenant, dit-il, je pense, comme Hamlet, qu'il y a beaucoup plus de choses dans le monde que n'en connaît notre philosophie...

Et cet homme absolument supérieur finit par m'avouer qu'il admettait la possibilité d'une communication entre les vivants et les morts ! Un tel état d'esprit n'est pas une exception en Amérique. Un voyageur préoccupé de psychologie trouverait, dans la fréquentation de ceux qu'on appelle ici des spiritualistes, et qui, réellement, sont des spirites, le plus intéressant sujet d'études. Voici, à défaut de cette analyse qui fournirait la matière d'un volume, le croquis d'une visite à une des femmes les plus célèbres, aux États-Unis, pour son don de double vue.

Mrs P*** vit, aux environs de Boston, dans des conditions d'aisance qu'elle doit à son singulier pouvoir. Jusqu'à quel point ce pouvoir est-il imaginaire ? Jusqu'à quel point est-il réel ? Quel est le degré de sincérité, quelles sont les chances de charlatanisme de cet étrange créature ? C'est un problème que je ne résoudrai pas. Il suffit que beaucoup de visiteurs américains croient en elle pour qu'une visite à sa maison prenne place parmi les documents recueillis au cours de cette enquête sur les façons de sentir de ce pays si fécond en surprises.

Mon guide à cette maison devait être M. H.... un Australien particulièrement intéressé par cet ordre de questions, et qui, lui, croit absolument à la bonne foi de Mrs P... Nous avions rendez-vous, par un froid matin d'hiver, à la porte d'une des gares de Boston. Rien de plus Américain, de plus opposé aussi au caractère de notre expédition, que le bar où nous entrâmes pour nous réchauffer d'un cordial avant de partir, — avec ses soupes qui bouillaient sur des réchauds, ses grandes assiettes d'huîtres frites, et, dans une atmosphère de tabac, sa population de fumeurs et de chiqueurs en train de s'intoxiquer de cocktails, dès huit heures du matin. L'aspect du wagon où nous montâmes ensuite n'était pas beaucoup plus capable de nous préparer à la spiritualité. Des gens de toute condition le remplissaient, qui étaient tous venus prendre à Boston des commandes de travail. Ils portaient de ces vêtements comme on n'en voit qu'ici, où il est impossible de deviner le rang social de l'homme. Assis devant de petites tables mobiles, ils jouaient tous aux cartes, « pour rire », me dit M. H..., « pour le plaisir d'user le temps ».

Trente parties de whist fonctionnaient ainsi dans ce train qui traversait un délicat paysage de neige, tout blanc et tout semé de ces petites aisons de bois, à balcon couvert, charme de la ew-England. Cette innocente salle de jeu roulait doucement et elle donnait l'idée d'un peuple qui a du temps, beaucoup de temps. Les faces es joueurs avaient une expression tout ensemble ibre, fatiguée et vigoureuse. A de pareils instants, rop rares en Amérique, l'étranger sent de la urée, de la lenteur sous la fièvre apparente. Il en a toujours, de cette durée lente, derrière oute activité. Mais pour s'en apercevoir, il faut oi-même être au diapason. Paris, quand on rrive de province, apparaît comme une ville ffolée de mouvement. Pour qui vient de Londres, a place de la Concorde et les boulevards sont, u contraire, comme empreints d'une délicieuse aresse à demi méridionale. Puis allant de ondres à New-York, la vieille cité anglaise emble à son tour si peu remuante, si paisible, 'allais dire si arriérée. Ces impressions correspondent à une réalité, moins intense cependant ue le sursaut de nos nerfs ne se l'imagine. 'homme ne sent plus ce qu'il sent toujours, oilà ce que l'on sait très bien, et que l'on oulie. Une fois tendu à un certain degré d'énergie, l s'y maintient sans efforts. Cela lui permet, omme à ces voyageurs du matin, de se divertir ntre deux crises de *hardwork*, aussi paisiblement qu'un rentier français de petite ville attablé, pour toute l'après-midi, entre deux paresses, devant un tapis vert et une partie de piquet voleur.

Nous descendons, M. H... et moi, à une des stations dans la campagne. De petites collines tout en neige ferment l'horizon autour de la bicoque qui sert de gare. Un traîneau ouvert nous attend, attelé d'un cheval velu que conduit un vieil homme accompagné d'un grand chien. C'est le véhicule que la voyante — je ne sais de quel autre nom l'appeler — envoie à ses clients. Il n'y a là aucune mise en scène, rien qui sente le *humbug* et la réclame. C'est un métier pour elle que de donner ces séances, et elle l'exerce avec une simplicité bourgeoise où je retrouve cette absence d'étonnement qui demeure pour moi un des caractères les plus frappants de l'Américain. Quelle que soit la bizarrerie de son sort, il l'accepte, sans en paraître plus surpris que du vôtre.

Nous voilà donc lancés sur ce traîneau, le long d'une pente, puis d'une autre. Nous glissons sur la neige entre les petits cottages de bois, à peine éveillés, pour arriver à une dernière maison séparée de la rue par un chemin de bitume, qui creuse sa noire crevasse entre les blancheurs de la neige. Des traces de pas attestent à l'abord que plus d'une personne a dû, ces jours-ci, aller frapper à la porte de cette sorcière moderne chez laquelle nous venons à notre tour. La séance est coûteuse cependant : — dix dollars. Mais, de toutes les passions, celle qui dispute le moins, c'est celle du surnaturel, et il faut croire que cette passion-là est dans le sang de cette race puisque nous sommes à deux pas de Salem, de cette petite ville de mer, le théâtre, voici juste deux cents ans, d'un épouvantable procès de magie, où vingt personnes furent condamnées à mort.

Grâce à Dieu, les mœurs contemporaines sont plus douces, et le paisible intérieur de Mrs P... ne risque pas d'être troublé par un inquisiteur pareil aux terribles ministres protestants de 1692.

Une petite fille nous reçoit, toute rieuse, qui nous introduit dans le salon en nous disant que sa mère a eu beaucoup de séances ces jours-ci et qu'elle est bien fatiguée. L'ameublement de cette pièce ressemble à des centaines d'autres que j'ai pu voir déjà dans des maisons de cette classe. Sur le mur l'image d'un Christ chargé de sa croix, sur la table une Bible, témoignent des sentiments religieux de la voyante. Des volumes de vers, la « Princesse », de Tennyson, le « Lai du dernier Menestrel », de Scott, la « Lalla Rookh »

de Moore, attestent le classicisme de son goût littéraire. Elle-même arrive. C'est une femme qui peut avoir trente-cinq ans. Les traits de son visage sont comme élastiques, sans doute à cause d'une extraordinaire souplesse des muscles de la face. Son teint de blonde anémique, un teint exsangue, d'une pâleur épuisée, est animé par deux yeux clairs, si étrangement clairs et fixes, que d'en rencontrer le petit point central, tout brillant et sombre, vous inflige une gêne inexprimable.

Elle est cependant bien simple et, quand elle parle, c'est d'une voix douce et lassée. Elle nous raconte qu'elle ne peut plus suffire aux demandes, que ces crises la fatiguent trop, et aussi qu'elle a donné beaucoup de mauvaises séances, tant elle souffre de ses nerfs. Et vraiment, à la voir entrer dans sa crise, dans sa « trance », comme elle dit elle-même, on devine ce qu'un organisme doit dépenser de vitalité dans une secousse pareille. Les volets fermés, toute lumière éteinte, sauf une bougie sous la table, elle défait ses cheveux, met son buste à l'aise dans une camisole, puis elle prend les mains d'un de nous. Quelques minutes de silence et d'attente; — elle commence à gémir, gémir, à tordre ses doigts, qui échappent à l'étreinte, et s'égarent dans ses cheveux. Des soupirs, de grands, de profonds soupirs qui semblent partir du plus intime de son être, une flexion de plus en plus marquée de sa tête qui tombe, des contorsions de tout son torse comme si elle se débattait contre un envahissement, — puis, une rémission... Elle dort. Ses mains ouvertes s'étendent pour palper le visage, les épaules, les bras de la personne en face d'elle, et elle commence de parler d'une voix changée, avec un accent irlandais. Son « moi » véritable a disparu, pour céder la place à un autre. Elle a cessé d'être la Mrs P..., établie près de Boston, dans la campagne. Elle est devenue un certain docteur français, mort à Lyon.

« Un étrange homme que ce docteur », me disait quelqu'un qui a suivi plusieurs séances de cette pythonisse yankee, « vous le connaissez. Il vous connaît. Il est serviable au dernier degré, complaisant, toujours à votre disposition. C'est un parasite qui semble vouloir s'excuser de vivre aux dépens d'un autre, et un peu mystificateur avec cela... »

Je n'ai jamais pu savoir si l'ami qui me parlait de la sorte était lui-même sérieux ou s'il plaisantait. J'imagine que l'Américain qui s'intéresse à ces phénomènes de double vue ne le sait pas lui-même. Ce qui l'attire dans des expériences semblables, c'est d'abord ce besoin d'excitation qui le poursuit à travers tous les assouvissements de la fortune, aussi intense qu'au premier jour. C'est ensuite un certain déséquilibre nerveux dont tant de personnes souffrent ici. C'est une réaction contre l'habituel excès de positivisme du monde ambiant C'est enfin, c'est surtout l'immortel instinct du cœur de l'homme, plus vivant dans ces natures plus intactes et plus intenses, de percer ce voile de mystère dont est enveloppée la vie humaine.

Par une espèce de compensation, où un philosophe reconnaîtrait la grande loi du balancement des organes, ce sens du mystère se fait plus aigu dans ce pays où tout est trop lucide, trop dessiné, trop voulu. C'est un trait frappant de la psychologie des hommes d'action, que la présence en eux d'une faculté superstitieuse, d'autant plus exaspérée qu'ils sont plus résolus et plus réfléchis. Napoléon en aura fourni un exemple bien saisissant. Étant l'homme d'énergie qu'il est, et à un tel degré de tension, l'Américain ne pouvait manquer d'avoir, lui aussi, son coin d'illuminisme, et pourquoi n'avouerais-je pas qu'au cours de séances comme celle que nous donna Mrs P..., ce jour-là et encore un autre, il est impossible de ne pas admettre que certains phénomènes de divination demeurent, en effet, absolument inexplicables au point de vue strictement naturel ?

Un journal de voyage n'est certes pas la place convenable pour y discuter des problèmes d'un ordre aussi complexe que celui-ci. Est-il possible à une pensée de communiquer avec une autre pensée sans l'intermédiaire d'un signe ?... Mrs P... me tenait les mains, et elle touchait en même temps une toute petite pendule de voyage ayant appartenu à quelqu'un qu'elle ne pouvait pas avoir connu, — un peintre qui s'est tué dans des circonstances particulièrement tristes de folie momentanée. Comment arriva-t-elle à me dire et cette profession de l'ancien propriétaire de la pendule et sa folie, et le genre même de son suicide ? Y avait il une communication entre mon esprit et son esprit à elle, dédoublé dans cette mystérieuse personnalité du docteur lyonnais ? Mes mains, qu'elle tenait entre les siennes, lui révélaient-elles, par des frémissements perceptibles à l'hypéracuité de ses nerfs, mes impressions sous chacun de ses mots, et avait-elle conservé, dans son sommeil, un pouvoir de se laisser guider par ces minuscules jalons ? Ou bien, car il faut toujours réserver une place au scepticisme, était-elle une comé-

dienne incomparable et qui devinait mes pensées au ton seul de mes questions et de mes réponses ?.. Mais non.

Elle était sincère. Les physiologistes qui l'ont observée dans ses crises ont trop souvent reconnu le caractère magnétique de son sommeil à des indices mécaniques qui ne trompent pas. Tout ce que je peux conclure des détails réellement extraordinaires qu'elle me donna, à moi, un étranger de passage, sur un disparu, et dont je n'avais parlé à personne dans son entourage, c'est que l'esprit a des procédés de connaître non soupçonnés par notre analyse. Et je me souviens d'un des bouddhistes américains rencontrés ici, qui me disait :

« En Europe et en Occident vous avez donné une importance énorme, démesurée, unique à la démonstration, laquelle n'est pourtant que la vie des sens organisée. Il y a autre chose... »

Nous étions, comme il me parlait de la sorte, assis à la table d'un club, sur la fin d'un repas, prolongé par la causerie entre vingt convives. Autour de nous, les bouteilles d'Apollinaris et de wiskey, la menthe versée dans des verres sur de la glace pilée, des boîtes de cigares symbolisaient ce qu'il y a de moins mystérieux dans l'existence civilisée, et cet homme étrange continuait de me parler sur l'Extrême Orient, sur ses religions toutes baignées de songe, sur la sagesse de ces peuples et sur leur passivité.

Qui sait, me disais-je en l'écoutant, si certains pouvoirs de mysticisme, aujourd'hui presque abolis dans le monde moderne, ne se réveilleront pas, si des facultés de l'âme, momentanément paralysées, ne recommenceront pas de travailler, si notre humanité ne reverra pas une période analogue à celle des Alexandrins et des Gnostiques, ou plus justement des Brahmes? Ce serait une grande ironie de la nature, si ce futur réveil des sciences dites occultes devait avoir un de ses points de départ en Amérique. A coup sûr, nulle part, les recherches de la psychologie morbide ne sont poussées plus avant qu'ici, et à ce titre seul, cette visite à l'ermitage de Mrs P... valait d'être racontée...

Quand elle se réveilla de son sommeil, elle nous saisit, mon compagnon et moi, chacun par le bras, d'un geste tragique. Visiblement, elle resta quelques secondes sans nous reconnaître. Puis un espèce de pâle sourire revint sur sa face lassée. La voyante céda la place à la bourgeoise de New-England qui nous offrit du thé, avec sa voix redevenue douce, et elle semblait avoir complètement oublié, elle avait complètement oublié le fantastique docteur à l'accent irlandais, retiré dans quelle contrée loin de la nôtre ? Évanoui, mais où ?... Chimère de son imagination ? Invention de sa ruse ? Réalité supra-sensible ? Qui saura le mot de cette énigme?

PAUL BOURGET.

En réponse à une lettre de M. Ch. R... M. P. Bourget écrivait ce qui suit :

14 février 1891.

Je me ferais un plaisir de vous envoyer un compte rendu détaillé des deux séances que j'ai eues de Mrs P... en Amérique, si j'avais des notes plus complètes que celles de mon *Outre-Mer*. Comme les deux séances ont été longues, difficiles avec des zigzags singuliers d'imagination et des intermittences dans la suite des idées, j'en ai seulement noté les faits saillants. Ayant entre les mains une petite pendule de voyage, Mrs P... a su me dire à qui elle avait appartenu, ce que faisait autrefois le possesseur de cet objet, et son genre de mort (un suicide par immersion dans un accès de folie). Elle n'a pas pu nommer exactement le pays où le suicide avait eu lieu. Elle a seulement dit que c'était : « in a foreign country », — ce qui était exact par rapport à l'artiste dont il s'agit, qui a mis fin à ses jours durant un voyage. Mrs P... n'a pas pu dire le nom. Elle s'y est appliquée avec un visible effort, sans réussir.

Elle a aussi décrit avec une exactitude remarquable l'appartement que j'occupais alors rue de Monsieur, à Paris. Elle a dit l'étage et elle a mentionné un escalier intérieur qui menait à mon cabinet de travail. Là, elle a vu sur le mur un objet qui a paru l'étonner et qu'elle a décrit sans pouvoir le déterminer ; c'était un morceau de cercueil égyptien qu'un ami m'a rapporté du Caire et qui était cloué au-dessus de la porte. Elle a aussi vu un portrait sur la cheminée qu'elle a pris pour le portrait d'un jeune homme : c'est une photographie de femme avec des cheveux coupés courts.

Comme je l'ai dit dans les pages que je joins à cette lettre, il m'est impossible de dire si je n'ai pas conduit Mrs P... qui me tenait les mains, — impossible de savoir si elle est capable d'une vision complète. Tout ce que je vous ai résumé en quelques lignes fut comme répandu, comme coupé à travers des centaines de phrases prises, reprises et incohérentes. Dans une séance qu'elle me donna à Cambridge, chez

le professeur Williams James, elle était troublée par la présence dans la maison d'une servante à qui elle parla de sa famille, s'adressant à elle, quoi que je fisse pour l'en empêcher.

Quelle que soit la valeur de ses dons, il est certain qu'ils s'accompagnent d'un curieux cas de dédoublement. (Sincère ou simulé ? Je ne tranche pas la question.) Elle feint ou elle imagine être un certain docteur Finouy, mort à Lyon et dont le caractère se dessine à travers ses réponses comme très différent du sien.

Voilà, Monsieur, ce que je peux ajouter à la note de mon livre. C'est, vous le voyez, très sommaire. Je dois vous avouer que me trouvant aux Etat-Unis pour amasser les matériaux d'un livre de psychologie sociale (pardonnez l'excès de ce mot), j'ai *croqué* Mrs P... au passage, comme un type singulier de ce pays si pratique et si imaginatif à la fois. Vous aurez sur elle des renseignements bien autrement documentés par M. William James, qui, après de nombreuses expériences, croit absolument et à sa bonne foi et à sa puissance de lecture de pensée. Or vous savez mieux que moi de quelle importance est le témoignage d'un homme de cette distinction d'esprit. Si vous voulez lui écrire, son adresse est simplement à l'Université de Harward, Cambridge (Mass.). Mais sans doute vous êtes déjà en rapport avec lui.

Paul Bourget.

P. S. — Je rouvre ma lettre pour vous dire que Mrs P... ne pouvait avoir aucun renseignement sur les points où elle m'a parlé. J'ai systématiquement choisi l'objet le plus étranger parmi tous ceux que j'avais avec moi, et à ma vie et à la vie de qui que ce soit parmi les personnes de sa connaissance.

Voici une autre lettre donnant des détails non seulement sur les faits de Mrs P..., mais encore sur un nouveau cas de télépathie très remarquable.

18 février 1891.

Je vais encore vous répondre avec moins de précision que je ne voudrais. Si Mrs P... m'avait dit d'un bloc ce que je vous ai rapporté, nul doute que je n'eusse été saisi d'un étonnement qui m'eût fait croire en elle à des facultés extraordinaires. Mais les tâtonnements et ce que j'appelais, dans ma dernière lettre, les zigzags de ses réponses, ne m'ont pas permis d'être étonné sur l'instant comme je le suis à distance. Il me semble qu'elle possède un don de divination singulier, mais à un état embryonnaire et comme mutilé. C'est tout ce que je peux dire de bonne foi. Sa perspicacité s'accompagnait d'un trop grand effort, de trop de reprises pour donner l'idée d'une intuition immédiate et directe. C'était une vue comme flottante et dans l'ombre.

Et, puisque j'en suis à vous parler de faits singuliers, je voudrais vous en raconter un autre d'un ordre tout à fait différent et tout à fait direct. En 188.., je me trouvais en Italie. J'eus un rêve absolument intolérable de réalité, où je vis un de mes confrères de la presse, Léon Chapron, sur son lit de mort. Je me trouvais assister ensuite dans mon rêve à toutes les circonstances qui suivirent cette mort, notamment à la discussion de son remplacement comme chroniqueur dramatique dans un bureau de journal. La force de ce rêve fut telle que je ne pus m'empêcher, revenu à Paris, d'en parler à Maupassant qui me dit : « Mais vous saviez qu'il était malade. » Or c'était la première nouvelle que je recevais de cette maladie. Chapron est mort huit jours après cette conversation. Maupassant était à cette époque-là très rebelle à toute psychologie compliquée. Nous cherchâmes ensemble le point de départ de mon rêve et nous trouvâmes que j'avais, au cours de mon voyage, reçu un billet de Chapron Nous pensâmes alors que l'écriture devait trahir la maladie; mais en examinant ce billet nous ne pûmes pas démêler des signes de maladie dans cette écriture. J'en conclus que, dans l'état de sommeil, une faculté de perception que je ne me connais pas à l'état de veille avait fonctionné en moi, qui m'avait permis de dégager cette physionomie morbide, puis une logique très naturelle avait déterminé mon rêve. Je suppose que Mrs P... n'est pas douée d'un autre pouvoir, et qu'à des signes pour nous imperceptibles, et pour elle-même à l'état de veille, elle devine, une fois endormie, des faits inappréciables aux vues ordinaires. Je vous donne cette hypothèse pour ce qu'elle vaut. J'ai pensé que vous seriez intéressé par le rêve que je viens de vous raconter. Ce fut à son occasion que Maupassant me révéla que lui-même voyait souvent son double. En rentrant chez lui, il se voyait assis sur son fauteuil et ce phénomène morbide marquait sans doute le commencement de sa maladie.

Voulez-vous croire à mes sentiments de particulière estime et m'excuser encore d'être un témoin si peu complet pour ce qui regarde les facultés de la voyante de Boston.

Votre tout dévoué,

Paul Bourget.

(*Annales des sciences psychiques*).

LE SAUVAGE ET LE MANDARIN

Il y a quelques jours, nous sortions d'une réunion spirite, et dom Jacobi me raconta le fait suivant, tout en se promenant avec moi sous le ciel étoilé du Midi :

« Je suis depuis peu de temps dans vos rangs cher Monsieur, et je m'en réjouis. Voici de quelle manière étrange j'ai été conduit au spiritisme, qui m'étonna autant moi-même que mes nombreux amis matérialistes, dont je partageais alors les idées.

J'ai épousé une jeune femme qui, hélas ! n'a pas de santé ; elle est atteinte d'une maladie de cœur qui lui donne trop souvent de pénibles insomnies.

Une nuit, m'étant réveillé subitement, je fus étonné de voir ma compagne assise près d'une fenêtre ouverte donnant sur les champs. La lune éclairait son pâle visage sur lequel se reflétait une profonde douleur. « Je souffre beaucoup, me dit-elle ; j'espère que l'air calmera mon énervement. «

Il me vint alors une idée subite :

— Veux-tu, lui dis-je, que je te magnétise ?

C'était bien présomptueux de ma part, car jamais je n'avais fait une seule passe magnétique.

Je la fis étendre sur un canapé et je posai une main sur le haut de sa tête et l'autre sur son front.

— Dors, je le veux !

J'avais la ferme conviction qu'elle s'en trouverait bien. Pourquoi ? C'était sans doute une nspiration. Mais de qui ? Je ne croyais en rien ! Quelques minutes suffirent pour l'endormir ; elle ne se réveilla que le lendemain matin.

Comme elle se sentait soulagée, je me crus son sauveur et un être privilégié. J'avais donc trouvé le secret bien simple de soulager moi-même ma chère malade, et cela me suffisait.

Je dois vous avouer que, dans mon ignorance, jamais l'idée ne m'était venue de croire à une influence spirituelle quelconque.

Car, je le répète, j'étais un athée endurci ; rien dans les religions officielles n'avait pu satisfaire ma raison en révolte contre tout ce qui est mystère.

La cinquième fois que ma femme fut sous l'empire de mon action magnétique, sa physionomie, si mélancolique d'habitude, s'éclaira subitement ; elle souriait tranquille, un peu enivrée dans son sommeil, et, étendant la main vers une chose invisible pour moi :

— Regarde, me dit-elle, je vois papa, il est là ; voilà maman aussi, que je croyais morte pour toujours ; ils m'envoient des baisers affectueux.

Je crus à une douce illusion de son cerveau en délire, affaibli par ses crises continuelles.... Mais, quelques jours après, elle vit de la même manière mon père, un bon vieux corse que ma femme n'a jamais connu ; elle décrivit son visage, son maintien, sa corpulence, son caractère ; et lui, plein de tendresse, m'adressa quelques phrases dans sa langue natale, que seul je comprenais. Les cheveux s'en dressaient sur ma tête.

Ce que c'est que le parti pris ! Je ne voulais pas encore croire à la survivance du moi conscient après la mort! Mais ma curiosité était éveillée, je commençais à être ébranlé dans ma conviction ; et alors mille preuves vinrent enfin illuminer mon âme, chasser mes doutes et me combler de bonheur.

Non seulement mes chers parents se donnèrent rendez-vous dans mon humble demeure, mais encore des amis d'enfance vinrent me révéler des événements qui se réalisèrent plus tard.

Des esprits supérieurs nous apportèrent des consolations, nous donnèrent des descriptions de la vie d'outre-tombe ; ils nous guidèrent dans le choix des ouvrages à lire, concernant la Doctrine qui était nouvelle pour moi.

Tout ce qu'ils nous avaient dit, nous le retrouvâmes dans les écrits d'Allan Kardec et dans ceux de M. votre fils Gabriel.

Je fus subjugué complètement.

Pendant son sommeil, ces chers invisibles venaient prendre leur sujet ; ils se servaient de ses organes pour causer avec moi et m'instruire dans la philosophie spirite, et souvent ils emmenaient ma compagne au loin avec eux. J'ai, sur ces voyages aériens, des cahiers remplis de notes que je conserve précieusement.

Dans le nombre des Esprits de toute catégorie qui nous visitaient, l'un, qui se faisait appeler familièrement le « sauvage » et qui l'était moins qu'il semblait le dire, était devenu un de nos amis. Le centre de l'Afrique l'attirait de préférence et il aimait à vivre au milieu des forêts vierges : il nous révélait, sur les déserts mystérieux, des secrets encore ignorés des chercheurs et des pionniers de la science.

— Veux-tu venir en Chine ? dit-il un jour à

son élève ; cela fera une diversion à nos voyages habituels au pays noir ; nous rirons un peu.

C'est aussitôt décidé et les voilà partis.

« Le Sauvage » signale à sa compagne de voyage la riche demeure d'un mandarin célèbre par son orgueil, sa bravoure, et surtout réputé comme la perle des libres penseurs de sa contrée. Gros, gras, trapu, la tête rasée, ressemblant à un Dieu de sa pagode, il était étendu sur un lit de repos et savourait, en vrai philosophe sensualiste, les délices d'un doux *farniente*. Il allait s'assoupir lorsque de légères trépidations dans le parquet, des craquements successifs attirent son attention. Des coups frappés résonnent dans les tables, dans les meubles, partout à la fois. Saisi d'une sainte terreur, lui, le parfait sceptique, plein d'angoisse et de stupeur, il se précipite et frappe à grands coups sur son gong pour attirer les domestiques, qui arrivent de toutes parts, effarés eux-mêmes en voyant leur maître en cet état de surexcitation si extraordinaire et sans cause apparente.

Ils se regardent consternés et semblent se dire :

« Notre maître, notre grand maître perd la tête ; il est fou, fou à lier. » Un des serviteurs, plus malin que les autres, s'empare d'une cuvette remplie d'eau glacée et parfumée et la verse sur la tête chauve du demi-Dieu. Délirant de colère et d'indignation, le Mandarin se jette sur celui qui pense le soulager ainsi, et va l'étrangler dans une contorsion énergique ; on les sépare à grand peine. Mais tous les serviteurs, croyant à la démence du célèbre mandarin, le ligottent comme un malfaiteur et le chargent sur leurs épaules pour aller l'enfermer dans un lieu sûr et éviter ainsi ses attaques furibondes.

Le cortège allait sortir de l'appartement quand, dans la chambre attenante, un bruit étrange et terrible se produit : les potiches de toute forme, les tableaux précieux, les objets d'art, décrochés des murailles, jonchent le sol ; tel le bruit d'une bataille infernale !

Les esclaves, saisis à leur tour d'une terreur sans nom, éperdus, croient avoir affaire cette fois à un des princes des Ténèbres de leur pays ; dans leur précipitation, ils laissent tomber à terre le Mandarin, qui reste étourdi et presque évanoui sur ses tapis aux arabesques d'or !

Tout joyeux du bon tour qu'il vient de jouer à ce faux savant, qui s'honorait de nier l'influence des Esprits sur les humains, l'esprit frappeur se tordait de rire en le voyant tremblant et ahuri, et ma chère petite femme en faisait autant, à son retour de l'espace, en me racontant la farce « du sauvage » au puissant mandarin matérialiste.

A. DELANNE.

Le Spiritisme à Lyon

La Société Spirite Lyonnaise a, dans son assemblée générale du 17 mars, procédé au renouvellement de son bureau et de son comité, qui se trouvent ainsi composés pour l'exercice de 1895 : Président : M. Chevallier ; vices-présidents : MM. Gérente et Regnier ; secrétaire : M. Charbonnel ; secrétaire-adjoint : M. Bru ; trésorier : M. Genou ; trésorier-adjoint : M. Piatte ; bibliothécaire-adjoint : M. Layral. Sont élus membres du comité : MM. Badet, Dimnet, Truquemant, Fouillot, Maitre, Verret, Carrie. Après ces élections, une petite causerie sur les finances et la marche de la Société a été faite par le président. Il a rappelé que la *Société Spirite Lyonnaise* entre dans sa 35e année d'existence et a coûté 9 383 fr. 50. M. Gérente, vice-président, fait le compte rendu des travaux de la société pendant l'année 1894.

Mesdames, Messieurs,

Invité par notre honorable président à vous présenter un compte rendu de nos travaux pour l'année 1894, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de répondre à ses instances.

Vous serez bien peu satisfaits sans doute, car je ne possède pas les qualités requises pour mener à bien une pareille tâche, mais je compte sur votre indulgence et me crois assuré de votre sympathie. Vous avez encore présente à la mémoire la mauvaise saison que nous venons de traverser, et des malaises qui paralysent trop souvent ma bonne volonté m'ont empêché de vous présenter un compte rendu plus complet et plus conforme à nos aspirations.

Avant de commencer le résumé de nos travaux scientifiques, permettez moi, Mesdames et Messieurs, une légère digression.

Il s'agit d'un fait que je ne peux passer sous silence parce qu'il nous intéresse tous au même titre et qu'il nous a sensiblement impressionnés.

Je veux parler de la calomnie.

Oui, Mesdames et Messieurs, la calomnie

s'est abattue sur notre groupe comme une véritable épidémie. Et, comme toujours, ce sont les membres les plus dignes et les plus dévoués qui ont été les mieux atteints. Par qui ce torrent d'injures a-t-il été déversé? Par des Spirites, de complicité avec les désincarnés qui trouvent en tout et partout matières et prétextes pour dénigrer les actes de nos membres les plus honorables. Je n'ai pas besoin de les défendre ; leur honorabilité les met à l'abri de toutes les insinuations perfides dont on voudrait les noircir. Leur dévouement à la cause que nous servons les préserve de toute défaillance. Ce serait désespérer de la marche en avant du Spiritisme, si nous n'avions pas une foi inébranlable en l'avenir, si nous n'avions pas un amour sans borne pour la doctrine que nous défendons et pour laquelle nous avons déjà fait tant de sacrifices.

Mesdames, Messieurs, nous savons qu'il y a un certain nombre de médiums qui servent de porte-parole à une certaine catégorie d'esprits de bas étage qui trouvent que tout va mal et que la faute en est à ceux qui sont chargés de la direction du groupe. Ces médiums, qui croient travailler pour le bien de l'humanité, ne s'aperçoivent pas qu'ils servent la cause de nos ennemis. Ils sont tellement infatués qu'aucune bonne parole ne peut les convaincre, par conséquent leur faire comprendre leur erreur. Comme il faut faire la part de la jalousie dans ce bas monde, je leur accorderais facilement la présidence d'un groupe ; et quand ils verraient réunis sur eux tous les soucis qui s'ensuivent, tels que dérangements répétés, perte de temps, frais personnels, visites étrangères et locales, courses, loyer et entretien du groupe, recettes, dépenses et frais généraux ; lorsque par dessus tout, ils se verraient houspillés par des frères en croyance, alors vous les verriez disparaître de la scène pour longtemps, car nous avons déjà vu leur courage à l'épreuve. Ils savent que nos rangs sont ouverts à toutes les intelligences de bonne volonté, et si leurs connaissances, leurs lumières, leur érudition et leur système valent mieux que les nôtres, c'est avec une véritable satisfaction qu'ils seraient accueillis.

Je me résume : le Spiritisme, comme toutes les innovations dans tous les temps et dans tous les pays, a eu ses détracteurs, mais je ne pensais pas que les spirites devaient se faire la guerre entre eux. Dans tous les cas, je suppose que tous ces tiraillements n'arrêteront pas la marche du progrès : les fauteurs de désordre s'amenderont et la marche de chacun s'accentuera en avant pour le bien et l'intérêt de tous.

Sur ce, je passe immédiatement aux sujets de nos dissertations pendant l'année écoulée.

Dans nos réunions du dimanche, suivant la filière des communications obtenues par les médiums, nous les avons accompagnées de commentaires. Par ce moyen, nous avons pu traiter les sujets les plus intéressants concernant le fond même de la doctrine.

Voici, par ordre, un certain nombre de sujets traités dans les différentes réunions :

1° Du spiritisme.

2° De la médiumnité. Où et comment elle se forme.

3° De l'influence des Esprits sur les incarnés, et, en particulier, des guides spirituels.

4° Quelle est l'occupation des esprits.

5° Passage de la vie au trépas. La mort c'est la vie, la vie c'est la mort.

6° Manifestation des Esprits souffrants. Morale.

7° Obsessions, possessions et fascination.

8° Les causes de nos épreuves.

9° La Prière.

10° De la sociologie.

Suivent les commentaires développés verbalement par notre honorable vice-Président Gérente.

Pour la société spirite Lyonnaise.

CHEVALLIER.

Nous félicitons nos frères de Lyon de tenir toujours haut et ferme le drapeau du spiritisme. Nous les connaissons depuis longtemps, nous les avons vus à l'œuvre et nous savons tout ce qu'ils mettent de patiente énergie, de dévouement éclairé au service de notre cause. Ils ont été, paraît-il, atteints par la calomnie. Ce n'est pas nous qui nous en étonnerons, sachant par expérience que le bien est difficile à faire et que les meilleures intentions sont parfois singulièrement méconnues. Que faire à cela ? Relever le front et marcher quand même, sûr de l'appui des bons Esprits et de l'estime de tous les gens de cœur.

N. D. L. R.

LA VÉRITÉ

Tout homme, même le plus imparfaitement développé au point de vue intellectuel, à moins que les vices ne l'aient entièrement avili, sent,

entend intuitivement, au fond de son être, la voix de la vérité. Le savant qui raisonne et juge d'après les impressions sensibles et l'observation des faits, très souvent s'éloigne d'elle ; parce que la méthode expérimentale l'expose à regarder les illusions des sens comme des réalités, et à repousser comme illusoires les vérités scientifiques que l'intuition lui révèle. Ceux d'entre les philosophes qui sont incapables d'avoir la perception de la vérité pure, s'efforcent de l'atteindre par les opérations de l'intellect ; ils peuvent jusqu'à un certain point s'approcher de la vérité : mais celui en qui elle s'est manifestée jusqu'à devenir souveraine absolue, devient *un* avec elle et ne peut se tromper ni tromper autrui.

Cet état de connaissance parfaite, d'intuition scientifique, est incompréhensible pour la plupart des savants et des philosophes qui, comme les ignorants, se laissent influencer par les idées préconçues, les erreurs, les préjugés séculaires, transmis d'âge en âge et devenus presque indéracinables dans l'esprit humain.

Quelques hommes cependant arrivent à la perception intime du *vrai*. Ceux-là sont les véritables sages, seuls dignes du nom de savants. Mais, pour *savoir*, il ne suffit pas d'être appelé savant, comme, pour être un disciple du Christ, il ne suffit pas de se dire chrétien. Les vrais chrétiens, comme les vrais savants, sont rares. Les uns et les autres sont, dans la vie terrestre, des formes humaines dont l'âme universelle, l'Esprit de Vérité, est devenu le *moi* conscient. Par la mise en pratique des maximes de la Sagesse, par leur genre de vie, ils se rendent capables de s'assimiler les plus hautes vérités qu'il soit possible à l'homme de percevoir

La vérité est *une* et les hommes dont elle est devenue le moi conscient ont, tous, la même perception de ce qui est juste et vrai, quelle que soit, d'ailleurs, leur condition et leur nationalité. C'est pourquoi les révélations de tous les prophètes, les dogmes de toutes les religions, les communications émanées des bons esprits sont identiques dans leur essence, toutes les grandes âmes ayant acquis les mêmes pouvoirs de perception directe.

La vérité *une* est accessible à tous ceux qui, par la rectification morale, par la réflexion, par des efforts soutenus, se sont rendus dignes de l'apercevoir ; mais chacun la décrit selon ses modes habituels de sentir, de vivre, d'exprimer ce qu'il pense.

Connaître la vérité entière, c'est connaître tout ce qui existe ; l'aimer par dessus tout, c'est s'unir avec tous les êtres par les liens de l'universelle sympathie ; l'exprimer dans toute sa plénitude, c'est posséder un pouvoir divin ; enfin être un avec la vérité, c'est devenir soi-même pour jamais immortel.

Un médium américain.

Le Retour de l'Hirondelle

Mère, tu perdis ton enfant,
Tu connus la douleur profonde,
Et tu ne vis plus, en ce monde,
Que le hasard, spectre méchant,
A l'air faux, à la main cruelle :
— Songe au retour de l'hirondelle !

Elle abandonna son doux nid
Pour fuir la Terre désolée,
Et tu la vis, chère envolée,
Se perdre au loin dans l'infini.
Mais, de nouveau, ton cœur l'appelle :
— Songe au retour de l'hirondelle !

L'hiver se meurt : plus de frimas !
Salut au printemps qui s'avance
Avec son rayon d'espérance
Et sa couronne de lilas !
N'entends-tu pas le bruit d'une aile ?
— C'est le retour de l'hirondelle !

Mère qui pleures ton enfant,
Fais trêve à ta douleur profonde ;
Un autre aujourd'hui vient au monde :
C'est le premier, que Dieu te rend !
Aime-le d'une ardeur nouvelle :
— Sous ton toit, retiens l'hirondelle !

2 février 1894.

A. Laurent de Faget.

Fédération spirite universelle

LA MORT ET LA VIE

Communication obtenue le dimanche 7 avril 1895.

C'est en raison même des lois imprescriptibles de la nature que l'homme, par la mort, ne change pas d'état d'âme.

La vie spirituelle n'est pas dans le corps ; le corps est l'organe de l'existence animale, il n'est

pas l'agent de la pensée. Ce qui pense, c'est l'âme. Le vrai moi humain n'est pas dans l'enveloppe temporaire appelée à se dissoudre et à rentrer dans le jeu éternel des éléments ; il est dans l'esprit, dans le principe impérissable.

Or, par quoi ce principe spirituel est-il constitué dans la vie ordinaire? Par les sensations, les images et les idées qui lui viennent du monde extérieur. Les idées innées qu'il possède, par les acquis de ses états antérieurs, sont obligées de se traduire sous les formes empruntées au monde sensible.

L'homme, au sortir de la mort, est dans l'inconscience de l'enfant au moment de la naissance. Que garde l'enfant de ses connaissances passées?

Il en conserve certaines facultés ou qualités qui se développeront, il est vrai, un jour, mais combien différentes et atténuées.

Ainsi, à chacun de ses changements d'état, l'homme demeure affaibli quelque temps et inférieur à lui-même ; pour la naissance, par le peu de développement du corps physique et le manque de termes lui servant à exprimer dans le langage des hommes l'éternel langage des esprits ; pour la mort, par la vie et la persistance des notions acquises pendant la durée de l'existence. L'homme ignorant des conditions dans lesquelles se meut l'être spirituel, au lieu de dominer ses impressions, est dominé par elles et les subit comme il subit pendant le sommeil les images et les empreintes qui lui sont fournies par la circulation des idées lorsqu'elle cesse d'être dirigée par la volonté.

L'homme qui meurt avec la perception nette e la mort et la connaissance des pouvoirs de la ensée et de la volonté, échappe à cette inconcience, et sa raison, brillant de tout son éclat, éplace son vol dans les champs infinis de la umière éternelle.

Hélas! il n'en est point de même pour tous eux qui ont vécu dans l'ignorance, dans l'idée e l'anéantissement final ou d'une vie future onçue d'après une théorie religieuse. Pour eux, a mort les affranchit de leur corps sans qu'ils 'en doutent; ils restent auto-suggestionnés par eurs propres pensées et ils sont incapables de 'en affranchir.

Il n'ont ni la notion du temps, ni celle e l'espace, ni les guides des sens pour se dégager de cette somnolence : du temps, puisque e temps n'existe pas hors de la matière ont il marque les rapports; de l'espace, puisque esprit ne considère plus ni distance, ni dimensions. Enfin, ils n'ont plus cette variété de sensations physiques qui, sur la terre, avertissent l'homme des changements extérieurs; ils sont à la merci de leurs idées, des impressions qu'ils ont localisées dans leur périsprit, des sentiments et des impressions qui ont agité l'atmosphère de leur âme ; c'est pour eux le présent qui sans cesse se renouvelle, sans changer, et leur existence reste arrêtée à la dernière sensation qu'ils ont éprouvée.

Plus l'individu est ignorant, grossier, plus il est imbu d'idées arrêtées, plus cet état est susceptible de durer, jusqu'au moment où, par une cause extérieure, le réveil de ses facultés spirituelles se fera en lui.

Il est facile de comprendre ce phénomène par les faits singuliers du rêve, où l'homme, sans faire un mouvement, vit en lui-même et, par les seules images imprimées en lui, accomplit les faits les plus extraordinaires, les plus compliqués.

L'homme désincarné subit également ces associations d'idées qui ont été toute son existence ; il lui faut un grand effort pour s'en défaire et pour rentrer dans la vie spirituelle telle qu'elle existe, hors des conditions de temps, de durée, de forme; hors, en un mot, des conditions limitées et accessoires de la vie physique.

L'état de trouble presque général dans lequel se trouvent les esprits désincarnés, provient de la condition particulière dans laquelle ils ont vécu et de l'état d'infériorité dans lequel s'est trouvée leur raison dévoyée par les fausses religions, les fausses philosophies, la fausse psychologie, les préjugés et l'éducation incomplète.

Jamais un être dont l'intelligence équilibrée et les sentiments élevés ont fait un être complet et vraiment raisonnable ne subit ce trouble douloureux, ce désarroi de l'individu transporté tout à coup du monde de l'erreur dans celui de la vérité.

Il faut que cette erreur tombe, que l'esprit se défasse de ses idées absurdes, que ses yeux s'ouvrent pour qu'il reprenne possession de lui-même.

Alors seulement sa raison reprendra la direction de ce monde de formes qui s'agite dans sa mémoire périspritale ; il sera comme l'homme qui sort d'un songe, et il dira en contemplant la lumière reconquise : « Quel rêve singulier j'ai fait au seuil de la vie! »

Et ce rêve, qui est pour beaucoup la porte du royaume des vivants, naît des erreurs des connaissances modernes ; ce sont les brumes de

l'ignorance, dont l'homme s'enveloppe pour mourir et qu'il ne saurait dépouiller même pour ressusciter comme Lazare à la voix du Christ.

L'imperfection de l'homme le suit dans l'au-delà; et voilà pourquoi la mission du spiritisme est si belle; c'est qu'elle ne s'étend pas seulement aux vivants; elle va, dans les régions nuageuses de la mort, éveiller les ombres errantes à la vie, et éclairer à la fois la terre où travaillent les hommes et le monde des âmes.

Union admirable, où l'humanité libérée envoie ses radieuses lumières à l'humanité souffrante! Touchante communion dont les mille fils relient tous les êtres, des sphères les plus rayonnantes aux régions les plus tristes et les plus inférieures où l'homme attend sa délivrance.

(Médium : J. D.)

CORRESPONDANCE

Paris, le 14 avril 1895.

A Monsieur Laurent de Faget, Président de la Société *la Fédération.*

Monsieur,

Je viens vous prier de m'ouvrir les colonnes du *Progrès spirite* pour porter à la connaissance de vos lecteurs le compte rendu d'un fait qui, insignifiant en apparence, peut avoir son importance au point de vue des croyances de certains spirites.

Maintes fois des membres de votre honorable Société m'avaient engagé à me rendre à votre réunion du premier dimanche de chaque mois. J'eus l'avantage de m'y présenter le 7 de ce mois.

Un Monsieur lut un mémoire sur la situation de quelques désincarnés dans le monde des Esprits et dit entre autres choses que certaines âmes restent dans le monde de l'*au delà* pendant une durée de 200 ans, « *sans savoir qu'elles sont mortes.* »

Quand la lecture du mémoire fut terminée, je demandai à M. le président de m'accorder la parole pour faire une observation : ce qu'il m'octroya gracieusement.

Je dis alors que « d'après les lois connues de la nature et de la création, il était inadmissible que des Esprits pussent rester si longtemps dans un état ayant de l'analogie avec l'idiotisme ». Mon observation, brutale en apparence, pouvait ouvrir la porte à une discussion philosophique.

Un Monsieur, que je n'ai pas l'honneur de connaître, me dit « que je n'étais pas spirite, bien que j'eusse déclaré par écrit que je le suis. »

Qu'est-ce à dire? Je pense que ce Monsieur appartient à la catégorie des croyants qui s'imaginent que, pour être spirite, il faut accepter le spiritisme actuel *en bloc*, comme certains politiciens veulent que l'on accepte *en bloc* la Révolution sans avoir le droit de protester contre ses abus, ses noyades et ses massacres.

Je crois qu'il y a dans ces esprits une tendance à l'intolérance, dangereuse pour l'avenir du spiritisme. Si l'on veut imposer la croyance *en bloc* de tout ce qu'ont écrit les Initiateurs de la doctrine spirite (car il n'y a encore qu'une doctrine), Initiateurs de grand mérite sans aucun doute, on retombera sur les abus d'intolérance que les spirites eux-mêmes reprochent aux cultes religieux, notamment au catholicisme. Je désire m'expliquer par un exemple.

Swedenborg était un grand homme, pour la mémoire duquel je professe une profonde vénération. Cela ne doit pas m'empêcher de dire qu'il a écrit des choses qui sont en contradiction avec la raison et avec les croyances fondamentales des spirites.

Swedenborg dit que le feu de l'Enfer existe *réellement*, et que les damnés y resteront *éternellement.* Il ajoute que le mal est, comme le bien, nécessaire pour maintenir l'équilibre des forces dans l'univers.

Les spirites croient et disent que toutes les âmes désincarnées ont un avancement assuré, *dans la durée*, par des réincarnations successives, par des épreuves morales dans le monde des esprits, et par des épreuves de toutes sortes pendant leurs différentes existences dans le monde matériel.

Si les spirites veulent accepter de pareilles contradictions, et dire qu'il faut y croire pour être spirite, il est à craindre que dans un temps peu éloigné, le spiritisme ne subisse une éclipse totale, et qu'il ne tombe dans l'oubli pendant un nombre considérable de siècles.

Il y a peu de différence entre croire à des choses contradictoires comme celles dont il vient d'être question, et croire à des trucs dévoilés. Les *Annales des sciences psychiques* (dans un article rapporté par le Journal de Genève du 3 août 1894), ont raconté les trucs du Crayon et de l'Ardoise. L'automne dernier, des charlatans qui avaient été accueillis chez Madame de P. y faisaient voir des esprits *en baudruche.* Faut-il, quand même, croire aux

trucs du crayon et de l'ardoise, ainsi qu'aux esprits en baudruche? Si on me répond qu'il faut mettre ces choses dans le Credo spirite, à peine d'excommunication, et revenir à la maxime de Tertullien : *credo quia absurdum*, alors on pourra vraiment me dire, comme le Monsieur dont j'ai parlé plus haut : *Vous n'êtes pas spirite.*

Il est dangereux de croire à des choses qui sont contraires à la raison et à la science, et qui sont de plus contradictoires entre elles. J'ai déjà affirmé que si le spiritisme, qui est encore dépourvu de bases scientifiques, ne prend pas pour point d'appui les lois démontrées de la science psychique, il ira à la dérive et se perdra dans *l'Ile de la Déraison*. Pour écrire de pareilles choses il faut que je sois mille fois convaincu de ce que je dis. On pourrait remplir un volume in-folio de contradictions et de choses comme celles que je viens de rapporter.

Je vous prie d'agréer l'expression de ma considération la plus distinguée.

AMÉDÉE H. SIMONIN.

M. Amédée H. Simonin est certainement un savant distingué et nous ne discuterons pas la valeur scientifique de ses ouvrages. Il est venu au spiritisme, tant mieux. Mais il ne faut pas qu'il suppose qu'avant lui aucun spirite ne savait rien comprendre aux lois et aux phénomènes du *psychisme* moderne. Peut-être même serait-on en droit de demander à notre correspondant quelles sont les expériences qu'il a faites, depuis combien d'années il étudie le spiritisme, pour en parler sur le ton qu'il a pris dans sa lettre. Nous nous bornerons à lui dire que, si on a eu grand tort de mettre publiquement en doute ses convictions, il ne sait pas, de son côté, rendre au spiritisme et aux spirites en général la justice à laquelle ils ont droit.

Non, pour être spirite, il n'est pas nécessaire — il est absurde, au contraire — de croire aux exagérations et aux erreurs préconisées par des esprits faibles ou des charlatans. M. Simonin sait cela aussi bien que nous. Et puisqu'il le sait, nous ne comprenons pas qu'il ait écrit la dernière partie de sa lettre, faite pour jeter le discrédit sur le spiritisme qu'il entend honorer.

Nous avons publié la lettre de M. Simonin afin qu'il comprenne bien que les spirites sont assez larges d'idées pour donner l'hospitalité aux lignes même désagréables qu'on leur inflige. Ils ont aussi assez d'expérience pour recommander à M. Simonin de ne pas étudier dorénavant le spiritisme dans les racontars des journaux, mais bien dans les ouvrages spirites sérieux et dans les séances bien conduites.

La Rédaction

Versailles, 5 mai 1895,

A Monsieur Laurent de Faget.

Cher Monsieur et cher confrère,

Voudriez-vous bien faire droit à ma demande, qui est de toute justice du reste. Et ce n'est pas en vain qu'on frappe à votre porte ? J'ai lu sur votre estimable journal que vous recommandiez *avec raison* l'ouvrage de *M. Luis de Remora* sur le spiritisme. Comme cette recommandation, fort juste pour l'exposition et les théories, pouvait laisser croire à ceux qui ignorent les ouvriers de la première heure, — qui ont tant eu à lutter, — que la partie historique est également la vérité. je tiens à signaler d'abord l'historique relatif à A. Cahagnet, auteur des *Arcanes de la vie future*, ouvrage publié en 1847. Les nombreuses expériences décrites dans cet ouvrage reculent encore de quelques années l'antériorité de cette date.

Où diable l'auteur a-t-il pris les renseignements ridicules qu'il nous donne ?

Est-ce dans quelque officine jésuitique ? Car à coup sûr, il n'a rien lu de Cahagnet ; sans cela il ne lui consacrerait pas de telles notes.

Je souhaite à M. de Rémora autant de profondeur philosophique qu'à Cahagnet !

Il ne s'agit pas d'avoir du style et de l'humour ; il faut mieux pour les esprits philosophiques et chercheurs.

Ce Monsieur, en disant « que le spiritisme, jusqu'à ce moment, n'a eu aucun écrivain de valeur (Est-ce que vraiment il croirait qu'on attend après lui ? compte-t-il pour rien les Allan ; pour rien G. Delanne, Metzger, L. Denis et tant.. .. d'autres ?

N'est-ce pas le moment de rappeler encore une fois aux « Jeunes » qu'ils ont eu des devanciers qui ont autrement lutté qu'eux, et qu'on leur doit au moins... justice et respect, ce qu'ils me semblent souvent oublier ?

Je vous vois avec plaisir débarrassé d'un malentendu, et ayant recouvré la liberté de vos ailes. Merci à l'avance de votre bien hospitalière fraternité.

B. LECOMTE.

Etudiant Swedenborgien libre.

La parole est à M. de Rémora, s'il le désire.

N. D. L. R.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Nous extrayons du *Moniteur spirite et magnétique* de Bruxelles, les lignes suivantes :

M. LÉON DENIS EN BELGIQUE.

Comme nous l'avons annoncé dans le dernier numéro du *Moniteur*, M. Léon Denis est venu, sur la demande qui lui en a été faite, donner à Jumet (Bassin de Charleroi), deux conférences : le jour de Pâques et le dimanche suivant. Le sujet de la première était *l'Idée de Dieu et la Pratique du spiritisme ;* celui de la seconde a été *Socialisme et Spiritisme*. Dans l'intervalle M. Léon Denis est allé à Liège où il a donné également deux conférences qui ont obtenu un plein succès. La parole de l'éloquent orateur a été écoutée, comme toujours du reste, avec un religieux recueillement et a provoqué à Jumet et à Liège de vifs applaudissements. B. M.

***

Pris dans *Le Petit Bleu* de Bruxelles :

Jubilé d'un typographe. — Le correcteur en chef de l'imprimerie E. Bruylant, M. Martin, vient d'être l'objet d'une cordiale manifestation de la part de tout le personnel des ateliers de l'éditeur bruxellois bien connu.

A l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, le jubilaire a reçu les félicitations de ses camarades, auxquels M. Emile Bruylant et sa famille avaient tenu à s'associer. M. Bruylant a offert à M. Martin une superbe montre en or, et le personnel un très beau service à café. D'autres cadeaux et de très nombreux bouquets ont, en outre, été remis au vénérable correcteur, qui appartient à l'imprimerie Bruylant depuis plus de vingt deux-ans.

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que le correcteur en chef tant fêté n'est autre que notre frère en croyance, M. B. Martin, Directeur du *Moniteur spirite*, qui, depuis tant d'années, consacre son réel talent d'écrivain et donne tout son temps disponible à la propagation du spiritisme. Nous nous joignons à ceux qui viennent de le féliciter d'une façon si cordiale à l'occasion de sa 80me année, et nous souhaitons que sa verte vieillesse se prolonge longtemps encore, au grand profit de l'expansion et de la défense raisonnée de nos doctrines.

***

Nous avons reçu avec plaisir le premier numéro de *L'idée*, organe de l'association littéraire marseillaise : *Les Mardistes*. Cette revue mensuelle s'imprime à Marseille, sous la direction de notre F. E. C. M. Eugène Creisel qui saura y revêtir d'une belle forme littéraire la philosophie du spiritisme. Nous souhaitons la bienvenue à cette nouvelle publication.

NÉCROLOGIE

Dallas (Texas), le 7 avril 1895.

Cher Monsieur Laurent de Faget,

C'est mon pénible devoir de vous annoncer la mort de mon père, Athanase Crétien, qui a eu lieu le 4 du mois courant.

Il est mort après une longue et pénible maladie d'estomac, ferme en ses croyances spirites, et ainsi sans prêtres, sans mômeries, tant à son lit de mort qu'à son enterrement, qui a été civil.

Agréez, Monsieur, mes salutations respectueuses. CRÉTIEN fils.

242, Lake Avenue.

Nos meilleures pensées vont vers l'esprit de cet homme de bien, de ce spirite convaincu et fervent qui fut Athanase Crétien. D'une âme simple et d'un grand cœur, il nous écrivit de nombreuses lettres où ses sentiments se montraient à la hauteur de sa foi. Nous honorons en lui le sincère dévouement à nos doctrines.

Son concours était acquis à toutes les œuvres spirites et il laisse parmi nous une de ces places vides qu'il est difficile de combler. Du moins, reviendra-t-il comme esprit nous continuer ses bons conseils, mêler son âme aux nôtres, nous soutenir dans nos combats pour la cause de la vérité et de la justice. Il peut compter sur la constance de notre fraternel souvenir.

Nous exprimons à son fils, qui suivra ses traces, nos sympathiques et dévoués sentiments.

Madame Domergue de la Chaussée nous annonce, d'Antibes, la désincarnation de son mari, qui a eu lieu le 2 avril dernier. M. Domergue de la Chaussée était âgé de 78 ans.

La mort est assurément bien cruelle quand elle vient séparer deux vieillards qui ne vivaient plus que l'un pour l'autre et, en quelque sorte, l'un par l'autre. Mme de la Chaussée sera désormais bien seule. Mais, comme son mari, elle a de fortes, d'inébranlables convictions spirites. De plus, elle est médium et peut communiquer avec celui qu'elle a matériellement perdu. Voilà ce qui rend nos doctrines si consolantes, si utiles à ceux qui les pratiquent.

Nous adressons à Mme de la Chaussée notre souvenir respectueux et fraternel.

A. L. de F.

Gérant : A. BOYER.

Imprimerie du « Progrès spirite ».